

Vagabondages

Revue de poésie N°27 Février 1981 20F

Rivage

Jean-Pierre
Le Dantec
Whitman

Vagabondages

N° 27 Février 1981

Paris-Poète

Paris-poète

Association Loi 1901

Réalisation :

Atelier Marcel Jullian

Direction artistique :

Atelier Pascal Vercken

ont collaboré

Gabrielle Althen

Denise Le Dantec

Jean-Pierre Le Dantec

Francine de Martinoir

Jean-Michel Maulpoix

Nadine Springora

Jean-Jacques Valentin

Josy Vercken

*Avec le patronage
de la ville de Paris*

Vagabondages

3, rue Séguier 75006 Paris

634.15.16

Abonnement

10 numéros par an, 165 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1981, Atelier Marcel Jullian/ISSN 0153-9620

Vagabondages

C'est Denise et Jean-Pierre Le Dantec qui ont conçu le n° 27 de Vagabondages. Ils l'ont placé sous l'invocation de Walt Whitman et ont choisi pour thème le Rivage. De ce dernier, ont été fournies trois définitions: le rivage-naissance, le rivage-renouvellement et le rivage-limite. Tour à tour, il les ont explorés. C'est un jeu d'approche, d'illusion et de repli où s'use l'imagination humaine. Nul autre lieu n'est aussi gravé sur le sol de notre planète que celui où se séparent et se rejoignent la terre et la mer. Toutes les autres traces sont éphémères et aucune ne résiste au temps. Rivage les contient toutes et à jamais.

Quant à Walt Whitman, il est, pour l'éternité sans doute, l'auteur de Feuilles d'herbe. Il est aussi celui qui, au long des rivages, écoutant la voix des hommes et des femmes naufragés, s'est senti, tout au plus, semblable à un petit tas de débris rejetés par la mer.

Rarement l'alliance du thème et du poète du mois aura été plus profonde et plus subtile à la fois. Signalons aussi l'adjonction de quelques morceaux de Poésie du Nord, esquimo, japonaise ou chinoise, « un arc essentiel, écrit Jean-Pierre Le Dantec, dessiné sur la planète entre des cultures apparemment étrangères, trait d'écume et de blancheur nouant entre elles les antipodes ».

M.J.

Vagabondages

N° 27

Jean-Pierre
Le Dantec *page 7*

Poème au pluriel *page 13*

Nouvelles de
la poésie *page 103*

Le poète du mois *page 113*

Index *page 127*

Editorial

Jean-Pierre Le Dantec

Rivage

« Le lieu le plus intéressant est celui où terre et mer se rejoignent. » La phrase est d'Emerson, le poète-philosophe de Concord, le père du mouvement culturel américain, l'inspirateur des grands écrivains transcendentalistes, Henry Thoreau et Walt Whitman. Et c'est à Kenneth White, celui des poètes d'aujourd'hui qui leur ressemble le plus, que je dois de pouvoir rapprocher cette citation de cette autre, tirée d'un texte celtique ancien, qu'il a placée en exergue à son dernier recueil, — *Le grand rivage*, précisément — : « De tout temps le rivage a été un lieu de révélation pour les poètes... »

Rivage... Lieu du commencement et de la fin. Lieu magique dont on peut aussi bien trouver trace dans la poésie esquimo que dans les haï-ku japonais, thème auquel seul celui du *Désert*, je crois, peut se comparer, arc essen-

tiel dessiné sur la planète entre des cultures apparemment étrangères, trait d'écume et de blancheur nouant entre elles les antipodes.

Rivage où tout commence. Rivage-engendrement. Souvenons-nous! Par le rivage, la vie a rejoint la terre ; c'est là, au cœur des laisses de goémon noir, qu'abandonné par la marée, a palpité le germe initial, le premier maillon d'une chaîne animée d'où s'est engendrée la conscience. Naissance. Moment extrême qui toujours recommence. Comme ils me semblent à plaindre ceux qui, infirmes, l'auraient oublié, ceux qui, trahis par trop de livres vides, auraient réussi à effacer de leur mémoire ce point de départ, cette part d'eux-mêmes enfouie dans l'eau salée de notre chimie. Le bruissement des protozoaires au sein des mers glacées. Le glissement silencieux des cœlacanthes aveugles. La bouillie électrique des méduses montant des profondeurs. Et l'échouage. Et la dureté de la côte. Et le feu de l'air. Et la patience longue.

Rivage où le possible se renouvelle. Rivage-renaissance. Golfe pressenti depuis des dizaines de milles au caquet exalté des oiseaux de mer, à des odeurs plus sèches ou plus marécageuses, au peuplement végétal de la houle, au tremblement de la vapeur, à la palpitation de l'horizon. Haut dans les vergues la vigie s'est dressée, sur le pont les matelots s'affairent aux cordages, le ciel grandit, et l'âme de Colomb s'emplit de visions d'Orient :

Ah, Gênois, ton rêve ! ton rêve !

Des siècles après ta mise au tombeau

*Le rivage que tu as découvert confirme ton rêve*¹.

Rivage où le réel s'épuise. Rivage-limite. Dans le journal que tient en langue bretonne un ami², je relève cette note : « *Noirmoutier, 17-05-80. Aux fenêtres de l'hôtel, des mâts lentement bougent. De l'autre côté de la rue, le chenal du port. Pourquoi sommes-nous émus par les navires? Parce qu'ils renforcent la présence de la mer. Et par la mer? Parce qu'elle rend manifeste le mystère de la limite. Le supplice de l'intelligence est de penser la limite du monde — mais le rivage est la limite absolue, le commencement d'une autre intelligence.* »

Quoi dire de plus qui soit aussi parfait? Parler de jetées, d'oiseaux criant le blanc de l'air, d'embarquements, d'Amériques? Par-delà le rivage, comme une question, s'ouvre l'ailleurs, la réserve du nouveau. L'île verte de Bran peut-être, ou bien, qui sait, la baleine rêvée par Achab... Mais c'est le rivage lui-même qui en fait pressentir la possibilité, c'est dans la béance de l'entre-monde, ouverte sur la plage, que jaillit la fulgurance de la révélation.

D'où les départs. Et d'où l'attente. La solitude fraternelle. La posture de celui qui, averti par d'autres pas déjà tracés sur le sable, par l'enchevêtrement des épaves que la vague pousse jusqu'à ses pieds, se souvient et se dresse de tout son corps, dans l'attente du message. Le signal sera-t-il d'amour ou de haine? La voile sera-t-elle noire, ou bien blanche?

1. Walt Whitman. *Passage to India* (en route pour l'Inde).

2. Guy Étienne (Abana).

Dans l'aube de quartz des matins de printemps, la grève de basse mer est chemin de l'espérance. Être rivage est le privilège du poète.



Rivage, Walt Whitman l'est assurément, puisque médium, lieu de confluence énergétique entre l'être et le cosmos, entre le « soi-même » et « l'en-masse », entre la tradition et la modernité, entre le désert des plages de Paumanok et la foule des grandes cités, entre la toute puissance de la volonté individuelle et l'abandon démocratique à la présence multiple de l'autre. Poète de la « simple personne, séparée », Whitman est aussi celui qui s'applique à chanter le Tout, le Tout humain de la démocratie et le Tout cosmique de l'univers :

« Préparez-vous à l'étude par les exercices suivants. Détachez-vous de ce livre, rendez-vous bien compte de l'endroit où vous êtes placé actuellement, le point où vous vous tenez et qui est pour vous maintenant le centre de tout. Regardez autour de vous, songez à l'espace qui s'étend à l'infini, songez à toutes les orbes innombrables qui tournoient sans danger et nous sont invisibles le jour, mais dont certaines nous sont visibles la nuit, songez au soleil autour duquel gravite la terre, à la lune qui gravite autour de la terre et l'accompagne ; pensez aux différentes planètes qui font partie de notre système. (...) Puis imaginez-vous de nouveau sur la terre à l'endroit particulier que vous occupez maintenant. De

quel côté se trouve le nord et quels pays, mers, etc. De quel côté le sud? De quel côté l'ouest? Pénétrez-vous bien de ces faits, parcourez à vol d'oiseau d'immenses distances.

Pareille tentative est-elle encore possible, voire souhaitable? Doit-on en parler au passé, comme le fruit spécifique de la jeune Amérique? L'Occident est-il aujourd'hui trop vieux? Pire, faut-il rompre sans retour avec la poétique whitmanienne, en ce que son flux tumultueux charrie bien des rêves de puissance que notre siècle ne saurait aujourd'hui accepter sans se souvenir de ce qu'ils peuvent engendrer? Mais alors, ne serait-ce pas signer l'acte de décès de toute création, de toute poésie réellement essentielle?

Ces questions nous tourmentent sans que nous puissions vraiment y répondre. Mais elles sont là, inscrites dans les pulsations chaotiques et vibrantes du *Song of myself*, de *By blue Ontario-shore*, de *Passage to India*, et nous ne pourrons plus, jamais plus, les oublier.

Poème au pluriel

Rivage

Rivage où tout commence —
Rivage engendrement...

*« Les mains plus nues qu'à ma naissance et
la lèvre plus libre, l'oreille à ces coraux
où gît la plainte d'un autre âge,
« Me voici restitué à ma rive natale... »*

Saint-John Perse (Exil, V)

Avant-propos

Les poèmes que nous avons rassemblés ne constituent pas une anthologie, soit une *somme* qui aurait prétention au *tout*. Ce à quoi, par contre, ils visent, à travers la diaspora des écritures, c'est de tenter de faire entendre la diversité de leurs harmoniques.

Du monde entier au cœur entier du monde, dit Cendrars : faire rencontre et concert de ceux qui marchent au bord trop sensible du monde et qui, poètes ; « Outre n'ont rien fors la falaise »¹.

Denise Le Dantec

1. "Tristan et Iseut", Bérout (vers 885) - XII^e siècle.

Naissance de Vénus

Ce matin-là après la nuit qui s'en fut
timide, remplie d'appels, d'alarmes, de tumultes, —
toute mer poussant un cri encore une fois se fendit.
Et tandis que le cri se refermait lentement,
que du ciel blême commencement et jour
tombaient dans l'abîme muet des poissons — :
naquit la mer.

La chevelure d'écume de la vaste matrice
brillait dans les premiers rayons du soleil.
A sa lisière se dressa blanche, humide et troublée
la jeune fille.

Telle une jeune feuille qui tremble
s'étire et doucement entrouvre
ce qui fut enroulé, ainsi se déplie son corps
dans la fraîcheur, au vent vierge du matin.

S'élevèrent les genoux telles des lunes
et plongèrent dans la nuée des cuisses ;
l'ombre mince du mollet recula,
les pieds se tendirent se faisant lumineux
et les jointures se mirent à vivre
comme les gorges de ceux qui boivent.

Et dans le calice du bassin, le corps étendu
tel un fruit vert dans la main d'un enfant.
La coupe étroite du nombril contenait
toutes les ténèbres de cette vie claire.
Et dessous émergeait la petite vague lumineuse
et coulait vers les hanches sans s'interrompre
ici et là un calme ruissellement.

Poème au pluriel

Translucide, encore sans ombre
comme des bouleaux en avril,
chaud, vacant et découvert : le sexe.

La balance agile des épaules était déjà en équilibre
posée sur le corps dressé
jaillissant du bassin comme un jet d'eau
il retombait hésitant dans les bras longs
et plus vif encore dans la chute épaisse des cheveux.

Ensuite passa lentement le visage,
issu de l'ombre brève de son inclinaison
vers une claire et horizontale émergence.
Enfin vint le menton, clôture abrupte.

Le cou maintenant comme un rayon tendu,
comme la tige d'une fleur où circule la sève.
Alors les bras se tendent tels les cols des cygnes
lorsqu'ils cherchent le rivage.

Surgit enfin dans l'aube obscure du corps
comme un vent du matin, le premier souffle.
Dans l'arbre délicat des veines
se fit un chuchotement et le sang
se mit à bruire à travers ses lieux profonds
et ce vent grandit, se jeta
de plein souffle dans la neuve poitrine
se pressant en elle et la comblant
et comme une voile remplie du large
emmena la jeune fille légère vers le rivage.

Ainsi toucha terre la déesse.

Derrière elle à travers les jeunes rivages
surgirent comme d'un baiser, tout au long du matin,
chauds et confus des champs et des fleurs
Et elle alla et elle courut.